

Bocage-Lefèbvre (p. 106) – des sources antiques appelées à alimenter sa réflexion. Plusieurs contributions retiennent particulièrement l'attention. On relira ainsi avec intérêt les pages de Nadège Neumuller (*Diderot et l'histoire plinienne des arts*) et Charles Philippe Assembé Ela (*Un paragone oublié : Diderot-Falconet-Pline*) sur la lecture diderotienne de Pline l'Ancien. L'*histoire naturelle* se révèle en effet une source essentielle pour comprendre les jugements esthétiques portés par l'auteur des *Salons* et les arguments avancés dans le célèbre différend qui l'opposa à son ami Falconet. Dans la deuxième partie, les articles consacrés à Sénèque par Christine Hammann (*Sénèque avocat de Diderot, procureur de Rousseau*), Cécile Merckel (*La figure de Sénèque dans l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron de Diderot*) et Valérie Pérez (*Le jeu agonistique de la parole. Diderot et le parler-vrai*) sont particulièrement convaincants. On saluera encore l'originalité de l'analyse proposée par Houda Landolsi, qui brosse un portrait étonnant de Suzanne Simonin en héroïne de tragédie grecque (*Suzanne Simonin, une héroïne de l'Antiquité ?*), comme l'approche méticuleuse et érudite de « l'image de Cicéron dans l'œuvre de Diderot » (Aude Lehmann). Enfin, la dernière étude consacrée à la place de Celse dans l'*Encyclopédie* rappelle pertinemment l'intérêt jamais démenti que Diderot portait à la science médicale. Chose étonnante, aucun des auteurs ne s'est vraiment arrêté sur la question du matérialisme, pourtant essentielle dans l'œuvre du philosophe. Lucrèce est à peine cité, au détour d'une référence ou d'une rapide allusion, alors qu'il était, sans conteste, l'un des poètes les appréciés par Diderot (« Comment un génie aussi beau que Virgile ne connaissait-il pas le prix d'un poème de Lucrèce », écrivait-il en août 1768 dans la *Correspondance littéraire*) et, surtout, un penseur essentiel pour comprendre le cheminement intellectuel qui conduisit l'auteur des *Pensées philosophiques* de 1746 à écrire *Le rêve de d'Alembert*, entrepris à la fin des années 1760. Tout bien considéré, *Diderot et l'Antiquité classique* est un ouvrage d'assez bonne facture, un peu inégal, mais qui a le mérite d'ouvrir, ou plutôt de réorienter, des pistes de lectures pour appréhender l'œuvre protéiforme de l'une des personnalités les plus fascinantes du siècle des Lumières. Valérie ANDRÉ

Jean ROBAEY, *Van de Woestijne traducteur d'Eschyle. Avec un nouveau fragment des « Zeven op Thebe Los »*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2019. 1 vol. broché, 179 p., 4 ill. (LEXIS SUPPL. 72). Prix : 40 €. ISBN 978-90-256-1341-9.

Spécialiste entre autres de Karel van de Woestijne, Jean Robaey s'est investi dans une entreprise de traduction des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle menée par celui-ci. Il semblerait en effet que l'écrivain belge d'expression néerlandaise (1878-1929) se soit intéressé à cette tragédie dès 1895 au cours de ses études secondaires et qu'il ait travaillé à sa translation jusqu'en 1906, date à laquelle il a renoncé à terminer celle-ci. On dispose ainsi de la traduction des vers 1-368 publiée par l'écrivain dans la revue *Vlaanderen* (V, mars 1907, p. 96-107) sous l'intitulé « Aischulos' Zeven op Thebe los (Fragment.) ». En outre, la Letterenhuis d'Anvers possède quatre feuillets manuscrits, demeurés inédits, sous la cote W 803/H (10), dont le contenu ne figure pas dans l'édition des œuvres complètes de l'écrivain. Il s'agit des vers 400-479, sur lesquels s'achève l'étude de Karel van de Woestijne, le dernier vers marquant vraisemblablement la fin de l'entreprise. Jusqu'à présent la traduction des vers 369-399 n'a pas été

retrouvée. L'échantillon ainsi constitué – près de la moitié de la tragédie – a été analysé par Jean Robaey principalement sous l'angle philologique. Il s'agissait d'abord de repérer les instruments à la disposition de l'écrivain-traducteur. L'enquête montre que, parmi beaucoup d'ouvrages à sa disposition – notamment dans les bibliothèques de Gand –, Karel van de Woestijne s'est surtout servi des textes grecs édités par Jean-François Boissonade (1825 ou 1842) et par Henri Weil (1884). Il a également tiré profit de la traduction juxtalinéaire en français d'Auguste Materne, d'après l'édition de Boissonade, (1842 ou 1860). En outre, il a utilisé le lexique eschyléen d'August Wellauer (1830) et deux dictionnaires grec-français inspirés par le dictionnaire de l'humaniste Henri Estienne, ceux de Joseph Planche (1817) et de Charles Alexandre (1860). Une fois résolue la question des sources et des outils, Jean Robaey a procédé à une analyse minutieuse et documentée de la traduction néerlandaise. Il fournit pour chaque ensemble de vers recouvrant une phrase complète (terminée par un point) : (1) les textes grecs édités par Boissonade et par Weil ; (2) la traduction de Karel van de Woestijne ; (3) sa propre traduction française, qui se veut « extrêmement littérale et grossière, tendant uniquement à permettre à qui n'entend pas le néerlandais de pouvoir suivre la traduction de Karel van de Woestijne » (p. 17, n.1) ; (4) un commentaire érudit. Celui-ci constitue l'essentiel du livre. L'auteur y discute des variantes attestées dans les éditions grecques et du choix des mots néerlandais en confrontant ceux-ci aux éditions, traductions, dictionnaires et lexiques, qu'il s'agisse d'évaluer la précision et la fidélité de la traduction ou ses qualités stylistiques. Il constate du reste une évolution entre la traduction imprimée, plus soignée, et celle des quatre feuillets, qui semblent constituer un premier jet. C'est pourquoi il est en mesure d'affirmer dans la conclusion de son livre que nous avons affaire à une traduction véritablement littéraire, harmonieuse phoniquement et en même temps soucieuse de rendre compréhensible le texte eschyléen (quitte à affaiblir le sens de quelques métaphores). Il démontre de la sorte que Karel van de Woestijne a une bonne connaissance de la langue grecque, dont il se soucie de transposer la relative liberté syntaxique dans une langue germanique, qui lui est apparentée sur ce point ; c'est ce qui permet à sa traduction de rendre compte dans une certaine mesure de l'agencement des phrases et de l'ordre des mots dans la tragédie d'Eschyle. On comprend dès lors pourquoi le livre de Jean Robaey a été accueilli parmi les suppléments de la revue *Lexis*, tant il est proche des travaux de Vittorio Citti et de ses élèves. À l'instar de ceux-ci, il offre aux spécialistes d'Eschyle ainsi qu'aux historiens de la philologie un socle solide sur lequel d'autres recherches pourront s'appuyer.

Monique MUND-DOPCHIE